

le père hugo prend le train



On ne sait plus où donner de la tête : les commémorations se cumulent, se chevauchent, se concurrencent en ce mois de mai prestigieux entre tous. Peut-être avez-vous entendu parler d'un cent cinquantième...

Ça n'est pas tout!

Ce 22 mai 1985, il y aura un siècle que Victor Hugo est mort! Un siècle, ça n'est pas rien. Victor Hugo non

plus; à preuve on parle encore de lui, et fort sérieusement. Prenons par exemple – et au hasard – Sheila ou Plastic Bertrand : on n'est pas du tout, mais alors là pas du tout certain que dans cent ans ils ne seront pas oubliés. Peut-être plus du tout question d'eux. Ah! la postérité est un monstre d'ingratitude! Le père Hugo, avec son siècle sur les

reins, peut dormir sur ses deux oreilles : il est bon pour l'éternité! Bref, on ne pouvait pas laisser passer le centenaire de sa mort, sous prétexte que, dans la famille, nous fêtons le cent cinquantième d'une naissance ...

Il arrive que le hasard fasse bien les choses. Pour le coup, c'est le cas. Victor Hugo a été, aux dernières nouvelles, le premier écrivain de

renommée mondiale à emprunter le train sur la ligne Anvers-Bruxelles. Ça se passait en 1837.

Non seulement il a pris ce train, mais, ce qui est mieux, il a couché ses impressions sur le papier : comme s'il se doutait que nous aurions besoin de copie pour les commémorations à venir.

Ce n'était pas mal vu.

Alors quoi de plus naturel, pour rendre hommage à ce géant des lettres – qui appartient au patrimoine de l'humanité tout entière – que de reproduire ici le texte qu'il a pondu sur son voyage ferroviaire de 1837?

En célébrant son souvenir, nous nous ferons plaisir également. Passez muscade!

Victor Hugo, comme pas mal de ses pairs, fut fort sceptique à l'endroit des chemins de fer, quand l'idée prenait consistance et qu'on en discutait devant les chambres.

Il l'avoue tout à trac en débutant sa lettre : «Je suis réconcilié avec les chemins de fer ...».

Ce n'est pas un étourneau qui change d'avis, une girouette qui modifie sa direction, un opportuniste qui tourne sa veste. On va vite s'en apercevoir.

Un seul voyage a suffi à notre homme pour saisir toute l'importance de l'événement, la nouveauté qu'implique le train dans le registre des sensations, dans l'enrichissement de l'appareil lyrique. La rapidité du déplacement bouleverse totalement les habitudes de la vision, la manière d'appréhender les paysages et les êtres qui s'y déplacent, les rapports entre les spectateurs et le spectacle. Cette transformation, Victor Hugo l'a captée avec son regard d'aigle.

Tout ça, bien entendu, nous paraît évident aujourd'hui, à l'ère du TGV, mais ne l'était pas fatalement pour celui dont les pérégrinations avaient été bercées, voire secouées, au rythme des pataches, des guimbardes et des diligences.

Le père Hugo ne s'est pas contenté de constater la différence, il a tenu à nous en communiquer les émotions, en cernant ses sensations avec le souci de bien dire, et surtout en manière telle que la plume du poète

vienne étayer l'œil de l'observateur. Ce n'est pas à un vulgaire papier de reporter qu'on a affaire, mais au compte rendu d'un écrivain lyrique qui re-crée l'aventure pour en restituer la magie.

Chez lui, le visionnaire est toujours en première ligne : les clochers dansent de folles sarabandes dans les lointains, les spectres sont en coulisse prêts à venir à la rescousse. Avec Hugo, le train prend une âme, devient un personnage, une bête, un monstre de quelque mythologie. Pour un peu il en ferait le héros d'un de ses romans (et puis non : il a laissé ça à Zola!).

Il y a un petit hic : en tant qu'objet, le train déçoit ce romantique sans compromis. Bravo pour le voyage, le spectacle, les bruits, mais l'outil manque de gueule et, pour tout dire, de poésie. Et voilà, notre bon

père Hugo qui transforme la locomotive, la refait à sa manière en lui donnant une allure, une morphologie à la mesure de sa propre apocalypse. Avec cent ans d'avance, il invente Disneyland ou quelque chose par là. «Un dragon vomissant le feu»; quelle prestance dans le paysage, même si ce n'est pas l'idéal pour la pénétration dans l'air!

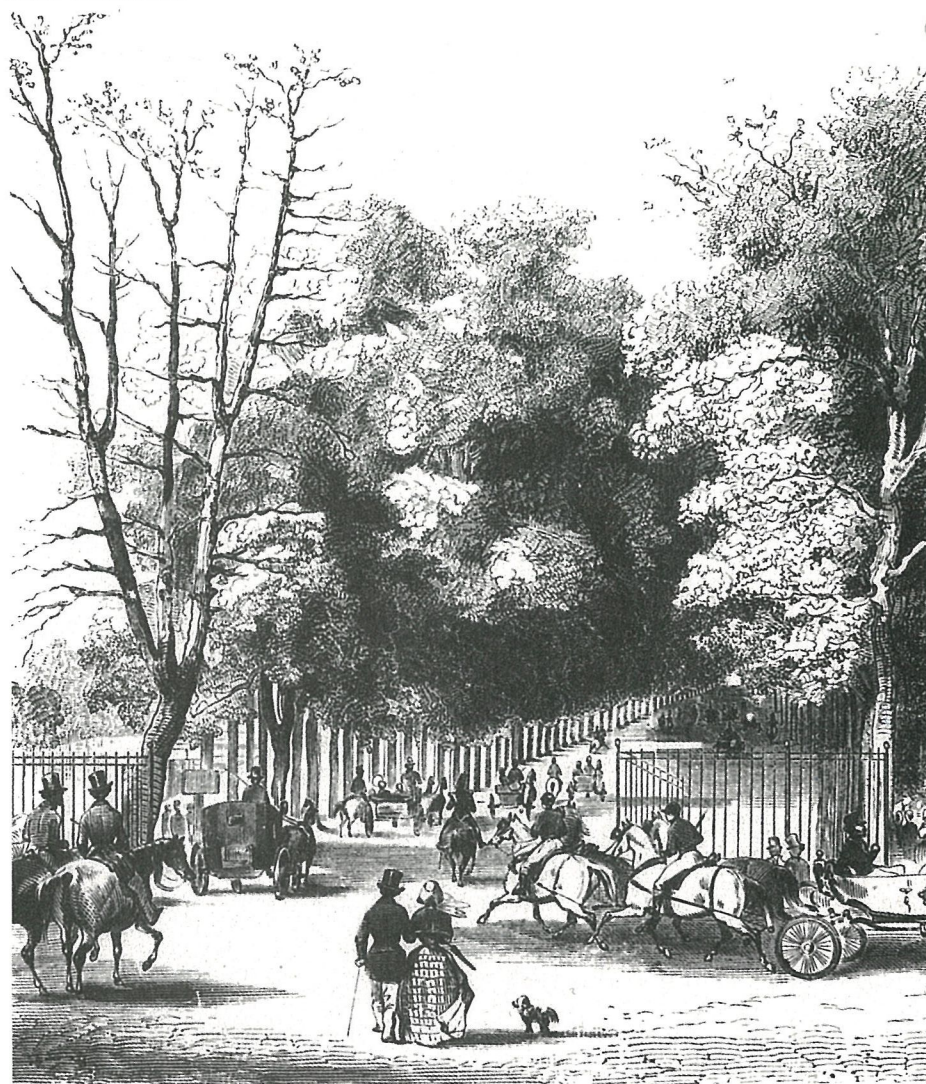
Voilà, c'est Victor Hugo. Toujours prêt à digérer ce qu'on lui propose pour le restituer en quelque chose de «hautement hugolien»!

On aurait tort de lui en vouloir. Il faudrait plutôt le féliciter d'ailleurs. Lisez les lignes qui suivent : quelle publicité pour la maison!

«Salut à toi, mon cher Hugo, sur ton nuage d'éternité; tu as bien mérité des chemins de fer ... et des cheminots!».

A.T.

l'Allée Verte en 1845



Je suis réconcilié avec les chemins de fer ; c'est décidément très beau. Le premier que j'avais vu n'était qu'un ignoble chemin de fabrique. J'ai fait hier la course d'Anvers à Bruxelles et le retour.

Je partais à quatre heures dix minutes et j'étais revenu à huit heures un quart, ayant dans l'intervalle passé cinq quarts d'heure à Bruxelles et fait vingt-trois lieues de France.

C'est un mouvement magnifique et qu'il faut avoir senti pour s'en rendre compte. La rapidité est inouïe. Les fleurs du bord du chemin ne sont plus des fleurs, ce sont des taches ou plutôt des raies rouges ou blanches ; plus de points, tout devient raie ; les blés sont de grandes chevelures jaunes, les luzernes sont de longues tresses vertes ; les villes, les clochers et les arbres dansent et se mêlent follement à l'horizon ; de temps en temps une ombre, une forme, un spectre, debout, paraît et disparaît comme l'éclair à côté de la portière ; c'est un garde du chemin qui, selon l'usage, porte militairement les armes au convoi. On se dit dans la voiture : C'est à trois lieues, nous y serons dans dix minutes.

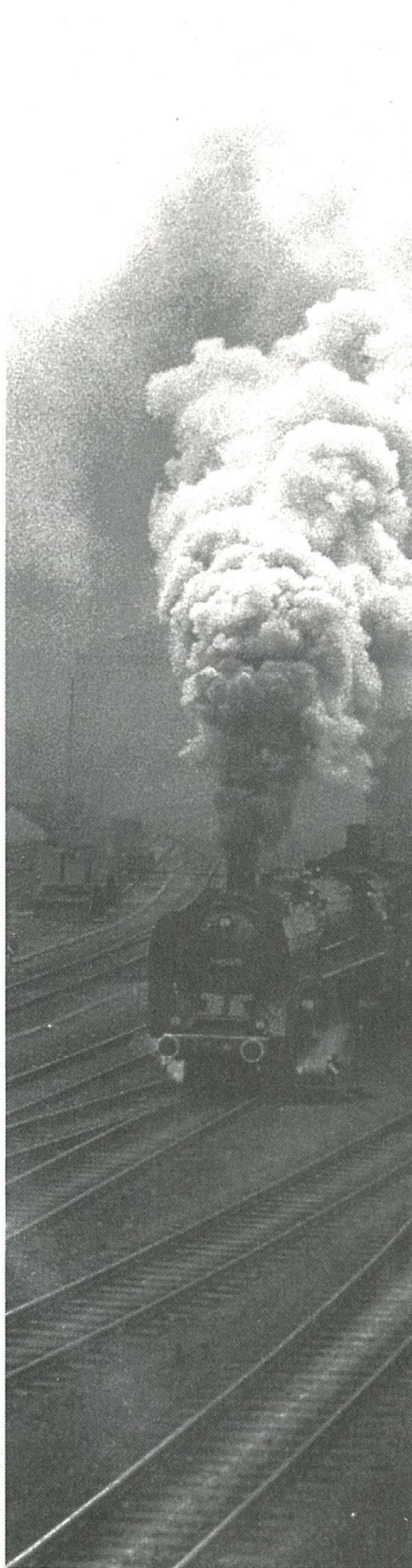
Le soir, comme je revenais, la nuit tombait. J'étais dans la première voiture. Le remorqueur flamboyait devant moi avec un bruit terrible, et de grands rayons rouges, qui teignaient les arbres et les collines, tournaient avec les roues. Le convoi qui allait à Bruxelles a rencontré le nôtre. Rien d'effrayant comme ces deux rapidités qui se côtoyaient, et qui, pour les voyageurs, se multipliaient l'une par l'autre. On ne se distinguait pas d'un convoi à l'autre ; on ne voyait passer ni des wagons, ni des hommes, ni des femmes, on voyait passer des formes blanchâtres ou sombres dans un tourbillon. De ce tourbillon sortaient des cris, des rires, des huées. Il y avait de chaque côté soixante wagons, plus de mille personnes ainsi emportées, les unes au nord, les autres au midi, comme par l'ouragan.

Il faut beaucoup d'efforts pour ne pas se figurer que le cheval de fer est une bête véritable. On l'entend souffler au repos, se lamenter au départ, japper en route ; il sue, il tremble, il siffle, il hennit, il se ralentit, il s'emporte ; il jette tout le long de sa route une fiente de charbons ardents et une urine d'eau bouillante ; d'énormes raquettes d'étincelles jaillissent à tout moment de ses roues ou de ses pieds, comme tu voudras, et son haleine s'en va sur nos têtes en beaux

nuages de fumée blanche qui se déchirent aux arbres de la route.

On comprend qu'il ne faut pas moins que cette bête prodigieuse pour traîner ainsi mille ou quinze cents voyageurs, toute la population d'une ville, en faisant douze lieues à l'heure.

Après mon retour, il était nuit, notre



remorqueur a passé près de moi dans l'ombre se rendant à son écurie, l'illusion était complète. On l'entendait gémir dans son tourbillon de flamme et de fumée comme un cheval harassé.

Il est vrai qu'il ne faut pas voir le cheval de fer ; si on le voit, toute la poésie s'en va. A l'entendre c'est un monstre, à le voir ce n'est qu'une machine. Voilà la triste infirmité de notre temps ; l'utile tout sec, jamais le beau. Il y a quatre cents ans, si ceux qui ont inventé la poudre avaient inventé la vapeur, et ils en étaient bien capables, le cheval de fer eût été autrement façonné et autrement caparaçonné ; le cheval de fer eût été quelque chose de vivant comme un cheval et de terrible comme une statue. Quelle chimère magnifique nos pères eussent faite avec ce que nous appelons la chaudière ! Te figures-tu cela ? De cette chaudière ils eussent fait un ventre écaillé et monstrueux, une carapace énorme ; de la cheminée une corne fumante ou un long cou portant une gueule pleine de braise ; et ils eussent caché les roues sous d'immenses nageoires ou sous de grandes ailes tombantes ; les wagons eussent eu aussi cent formes fantastiques, et, le soir, on eût vu passer près des villes tantôt une colossale gargouille aux ailes déployées, tantôt un dragon vomissant le feu, tantôt un éléphant la trompe haute haletant et rugissant ; effarés, ardents, fumants, formidables, traînant après eux comme des proies cent autres monstres enchaînés, et traversant les plaines avec la vitesse, le bruit et la figure de la foudre. C'eût été grand.

Mais nous, nous sommes de bons marchands bien bêtes et bien fiers de notre bêtise. Nous ne comprenons ni l'art, ni la nature, ni l'intelligence, ni la fantaisie, ni la beauté, et ce que nous ne comprenons pas, nous le déclarons inutile du haut de notre petitesse. C'est fort bien. Où nos ancêtres eussent vu la vie, nous voyons la matière. Il y a dans une machine à vapeur un magnifique motif pour un statuaire ; les remorqueurs étaient une admirable occasion pour faire revivre le bel art du métal traité au repousoir. Qu'importe à nos tireurs de houille ! Leur machine telle qu'elle est dépasse déjà de beaucoup la portée de leur lourde admiration. Quant à moi, on me donne Watt tout nu, je l'aimerais mieux habillé par Benvenuto Cellini.

Extrait de « Voyage en Belgique »
de Victor Hugo